

LES CENT MILLE ROYAUMES

LA TRILOGIE DE L'HERITAGE *



*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alexandra Maillard*

N. K. JEMISIN



Titre original anglais :
THE HUNDRED THOUSAND KINGDOMS
BOOK ONE OF THE INHERITANCE TRILOGY
Première publication : Orbit, New York, 2010

© N. K. Jemisin, 2010

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2010

ISBN 978-2-36051-023-8

1

Grand-père



Je ne suis plus celle que j'étais autrefois. Ce sont eux qui m'ont fait ça, ils m'ont ouvert la poitrine et arraché le cœur. Depuis je ne sais plus qui je suis.

Je dois faire l'effort de me souvenir.

Certaines histoires circulent à propos de la nuit de ma naissance. Elles racontent que ma mère aurait croisé les jambes en plein travail et lutté de toutes ses forces pour m'empêcher de venir au monde. Bien sûr je suis née quand même ; on ne s'oppose pas à la nature. Mais je ne suis pas surprise que ma mère ait essayé.

Ma mère était l'héritière des Arameris. Un jour, au cours d'un bal organisé pour la petite noblesse – le genre d'événement censé flatter l'amour-propre des invités –, mon père osa l'inviter à danser ; elle daigna accepter. Je me suis souvent demandé ce qu'il avait pu dire ou faire ce soir-là pour qu'elle tombe amoureuse de lui à ce point, au point de renoncer à sa condition pour vivre avec lui. Mais c'est le thème de toutes les histoires célèbres, n'est-ce pas ? Très romantique, en tout cas. Dans les histoires, ce genre de couple est heureux pour toujours. Sauf qu'elles ne racontent pas ce qu'il se passe lorsque la famille la plus puissante du monde est humiliée au passage.

Mais je m'égare. Qui suis-je, déjà ? Ah, oui.

Mon nom est Yeine. Les miens m'appellent *Yeine dau she Kinneth tai wer Somem kanna Darre*, ce qui signifie que je suis la fille de Kinneth, et que ma tribu au sein du peuple darrène se nomme Somème. Les tribus ne représentent plus grand-chose de nos jours, mais avant la Guerre des dieux, elles avaient beaucoup plus d'importance.

J'ai dix-neuf ans. Je suis aussi, ou étais, le chef de mon peuple, l'ennu. De par la tradition des Arameris, qui est celle de leurs ancêtres, les Amnes, je porte le titre de baronne Yeine Darre.

Un mois après la mort de ma mère, je reçus un message de mon grand-père, Dekarta Arameri : une invitation à venir séjourner au palais familial. Comme nul ne décline jamais une sollicitation des Arameris, je me mis aussitôt en route. Le périple depuis le continent du Grand Nord jusqu'en Semne en passant par la mer Repentance prit plusieurs semaines. Malgré la relative pauvreté des Darrènes, je voyageai en grande pompe, en palanquin d'abord puis à bord d'un vaisseau, et enfin en voiture à cheval. Ce n'était pas mon choix. Le Conseil des guerrières de Darre, qui espérait secrètement que je parviendrais à nous regagner les faveurs des Arameris, avait parié que cette folie nous y aiderait. Comme chacun sait, les Amnes sont sensibles aux signes ostentatoires de richesse.

Ainsi parée, j'arrivai à destination au pic du solstice d'hiver. Et tandis que le cocher arrêta la voiture sur une colline aux abords de la ville, soi-disant pour faire boire les chevaux, mais plus vraisemblablement parce qu'il était du coin et qu'il aimait observer les étrangers tomber en sidération devant ce panorama, je découvris le cœur des Cent Mille Royaumes.

Il existe une rose célèbre dans le Grand Nord (ceci n'est pas une digression) qui s'appelle la Ciel-et-Terre. Elle déploie des pétales d'un blanc perlé éclatant – la forme la plus prisée de cette rose développe des pétales si larges qu'ils retombent vers le sol – et souvent, une fleur secondaire et partielle pousse à la base de sa tige.

Je contemplais donc la cité qu'on appelle Ciel. En contrebas, au sommet d'une immense colline, s'étendait la ville : une enceinte de hauts murs, des bâtiments qui s'élevaient sur plusieurs étages, peints en blanc lumineux par décret arameri. Au-dessus de la cité, plus petit mais plus éclatant encore, le palais – qui s'appelle Ciel également, et qui mérite certainement davantage ce nom. Je savais que la colonne se trouvait là, cette colonne incroyablement fine pour un édifice aussi massif, mais je ne la discernais pas de l'endroit où je me tenais. Le palais flottait au-dessus de la ville comme s'ils avaient été reliés en esprit, tous deux d'une beauté tellement irréaliste que leur vue me coupa le souffle.

La raison pour laquelle la Terre-et-Ciel est si prisée tient aux difficultés de sa production. Les souches les plus recherchées présentent un fort degré de consanguinité qui engendre une

difformité à laquelle des cultivateurs avisés ont cependant trouvé un intérêt. Le parfum de la rose principale, si doux pour nous, incommode les insectes, si bien que ces fleurs doivent être pollinisées à la main. De plus, la pousse secondaire détruit des nutriments cruciaux à la fertilité de la plante. Les graines sont rares, et pour chaque semence qui donnera naissance à une Terre-Ciel parfaite, dix autres engendreront des fleurs que l'on arrachera, tant elles seront laides.

On me refoula à l'entrée de Ciel (le palais), cependant pas pour les raisons auxquelles je me serais attendu. Mon grand-père ne s'y trouvait apparemment pas, mais il avait laissé des instructions au cas où je me présenterais en son absence.

Ciel est le lieu où vivent les Arameris ; ils n'y travaillent pas parce que, officiellement, ils ne dirigent pas le monde. Cette tâche est dévolue au Consortium des nobles, avec la bienveillante assistance de l'Ordre d'Itempas. Les membres du Consortium se réunissent dans le Salon, un édifice immense et majestueux – aux murs blancs, bien évidemment –, qui se dresse au milieu d'un groupe de bâtiments publics implanté au pied du palais. Il est très impressionnant, et le serait sans doute plus encore si l'élégance de Ciel ne lui faisait pas de l'ombre.

Je pénétrai à l'intérieur et me présentai aux membres du personnel, qui manifestèrent des réactions surprises, quoique polies. L'un des assistants – subalterne, me sembla-t-il – m'escorta jusqu'à la Chambre où la séance en cours se tenait.

Étant de la petite noblesse, j'avais toujours eu le droit de participer aux réunions du Consortium, mais je n'avais jamais eu à le faire. Sans parler de la dépense et de la durée du voyage, la Darre était trop insignifiante et pauvre pour avoir une quelconque influence, et ce avant même que l'abdication de ma mère n'en ait rajouté à notre disgrâce collective. Le territoire du Grand Nord passe pour être un vaste trou perdu, et seules les nations les plus peuplées de ce continent ont assez de prestige, ou d'argent, pour faire entendre leur voix parmi celles des nobles pairs. C'est pourquoi je ne fus pas surprise d'apprendre que mon siège – situé dans un coin sombre, derrière un pilier – était régulièrement occupé par un délégué surnuméraire d'un pays du continent senmite qui n'en possédait pas. Il serait terriblement mal élevé, balbutia l'assistant visiblement nerveux, de déloger ce monsieur plus âgé qui souffrait des genoux. Peut-être ne verrais-je pas d'inconvénient à rester debout ? Puisque j'avais encore des

crampes suite aux longues heures que j'avais passées en voiture à cheval, j'acceptai avec joie.

Le jeune homme me plaça sur le côté du parterre, d'où je pus suivre les débats en cours. La Chambre du consortium était absolument magnifique, avec son marbre blanc et son bois noir somptueux que l'on avait certainement fait venir des forêts de Darre à une époque plus favorable. Les nobles – environ trois cents au total – étaient assis sur des chaises confortables ou sur des gradins en hauteur. Les assistants, les pages et les scribes restaient en périphérie, attendant qu'on leur demande d'aller chercher des documents ou de se charger d'une commission au besoin. Le Responsable du consortium se tenait sur une estrade ouvragée d'où il donnait la parole aux membres de l'assemblée. Je compris qu'il y avait un litige à propos de droits sur l'eau dans un désert quelque part ; cinq pays étaient concernés. Les différents interlocuteurs s'exprimèrent chacun à leur tour ; personne ne perdit son calme ; aucun commentaire sournois, aucune insulte voilée ne fusèrent. Les débats se déroulèrent avec méthode et pondération, malgré le nombre de personnes réunies et le fait que la plupart d'entre elles avaient l'habitude chez elles de prendre la parole quand bon leur semblait.

L'une des explications à tant de civilité se tenait debout sur un socle à côté de l'estrade : une statue à taille humaine du Père aux Cieux dans l'une de ses poses les plus célèbres : l'Appel à la raison fatale. Difficile de ne pas se montrer courtois sous ce regard sévère. Mais je supposai que le regard tout aussi autoritaire de l'homme assis sur un banc surélevé derrière le Responsable impressionnait davantage encore. Je le distinguais mal depuis l'endroit où je me trouvais, mais je vis qu'il était âgé et magnifiquement habillé. Un individu blond plus jeune, une femme aux cheveux clairs et une poignée de serviteurs l'encadraient.

Je devinai sans peine l'identité de ce personnage, même s'il ne portait pas de couronne et n'avait pas de gardes à ses côtés. Son entourage demeura aussi mutique que lui durant toute la réunion.

« Bonjour, Grand-père », murmurai-je pour moi-même avant de lui adresser un sourire alors qu'il ne me voyait pas, ce qui me valut des regards étranges de la part des pages et des scribes pour le restant de l'après-midi.

Je m'agenouillai devant mon grand-père, tête baissée, lorsque j'entendis glousser.

Non, attendez.

Il y avait trois dieux autrefois.

Seulement trois, je veux dire. Maintenant, ils sont des douzaines, des centaines peut-être même. Ils se reproduisent comme des lapins. Pourtant à une époque, il n'y en avait que trois, les plus puissants et glorieux de tous : le dieu du jour, le dieu de la nuit, et la déesse du crépuscule et de l'aube. Ou de la lumière, de l'ombre et des ombres intermédiaires. Ou encore de l'ordre, du chaos et de l'équilibre. Rien de tout ça n'a plus d'importance parce que l'un d'entre eux est mort, qu'un autre aussi probablement, et que le troisième est le seul qui compte à présent.

Les Arameris détiennent leur pouvoir de ce dernier dieu. Il s'appelle le Père aux cieus, Itempas le lumineux. Les ancêtres des Arameris furent Ses prêtres les plus dévoués. Pour les récompenser, Il leur donna une arme si puissante qu'aucun bataillon ne pouvait se dresser contre elle. Grâce à cette arme – et à elle seule, vraiment – ils devinrent les maîtres du monde.

Voilà qui est mieux. Poursuivons.

Je m'agenouillai donc devant mon grand-père, la tête inclinée, mon couteau posé par terre.

Nous nous trouvions à Ciel, où nous avions transféré grâce à la magie de la Porte verticale au sortir de la séance du Consortium. On m'avait sommée de rejoindre Monseigneur Dekarta dans la « salle d'audience » dès mon arrivée. Cette vaste pièce avait des allures de salle du trône. Elle était de forme à peu près ronde ; le cercle est la figure consacrée d'Itempas. Les membres de la cour me parurent immenses sous le plafond voûté – les Amnes sont plus grands que les Darrènes, de toute façon. Grands, pâles et infiniment gracieux. Ils font davantage penser à des statues qu'à des vraies personnes de chair et de sang.

« Monseigneur Arameri, dis-je. Je suis honorée de me trouver en votre présence. »

J'avais entendu ricaner à mon entrée dans la salle. Des rires retentirent cette fois encore, étouffés derrière des mains, des mouchoirs et des éventails. Ils m'évoquèrent le bruissement d'une volée d'oiseaux juchés dans la canopée d'une forêt.

Devant moi trônait Dekarta Arameri, roi du monde sans couronne. Il était âgé ; plus vieux que tous les hommes de ma connaissance. Les Amnes vivaient généralement plus longtemps que les Darrènes, je n'aurais donc pas dû trouver cela étonnant. Ses cheveux fins étaient totalement blancs, et son corps tellement maigre et voûté que le fauteuil en pierre surélevé dans

lequel il était assis – que personne n’appelait un trône – donnait l’impression de l’avaloir tout entier. Lorsqu’il s’adressa à moi, les gloussements cessèrent aussitôt.

« Petite-fille. » Le silence fut si dense que j’aurais pratiquement pu le tenir dans ma main. Cet homme était le chef des Arameris, sa parole faisait loi. Personne ne se serait imaginé qu’il me parlerait comme à un membre de la famille, et moi encore moins que les autres.

« Relève-toi. Laisse-moi te regarder. »

Je m’exécutai et récupérai mon couteau que personne n’avait ramassé. Le silence se fit encore plus lourd. Je ne suis pas très intéressante à regarder. Il en aurait certainement été autrement si les traits de mes deux origines s’étaient mieux combinés : la haute taille des Amnes avec les courbes darrènes, peut-être, ou l’épaisse chevelure raide darrène et la carnation claire des Amnes. J’ai les yeux amnes : verts pâles, plus étonnants que beaux. À part ça, je suis petite, plate et brune comme le bois, et mes cheveux sont un véritable fouillis de boucles. Comme je ne peux rien en faire, je les porte court, si bien que les gens me prennent souvent pour un garçon.

Comme le silence s’éternisait, je vis Dekarta froncer les sourcils. J’observai la marque étrange qu’il avait sur le front : un cercle noir parfait, comme si quelqu’un avait apposé une pièce enduite d’encre à cet endroit. Une sorte de chevron encadrait le symbole de forme ronde.

« Tu ne lui ressembles pas du tout, finit-il par dire. C’est peut-être aussi bien. Viraine ? »

Mon grand-père venait d’interpeller un homme qui se tenait près du trône parmi des courtisans.

Pendant un instant, je le pris pour un vieillard, jusqu’à ce que je m’aperçoive de mon erreur : même si sa chevelure était d’un blanc immaculé, il ne devait pas avoir plus d’une quarantaine d’années. Il portait une marque sur le front lui aussi, mais moins élaborée que celle de Dekarta. Un simple cercle noir.

« Son cas n’est pas totalement désespéré, soupira cet individu en croisant les bras. Il n’y a pas grand-chose à faire concernant son physique ; même du maquillage n’y changerait rien. Mais faites-lui passer des vêtements raffinés, et vous verrez qu’elle dégagera une certaine... noblesse, disons. » Il plissa les yeux comme s’il me démontait pièce par pièce. Ma plus belle tenue darrène – une longue veste blanche en fourrure de civette et des guêtres qui m’arrivaient aux mollets – me valut un soupir. (J’avais déjà eu droit à un regard bizarre au Salon. Je ne m’étais

pas rendu compte alors que mes vêtements étaient à *ce point* affreux.) Il s'attarda sur mon visage si longtemps que je crus qu'il me faudrait lui montrer les dents.

Au lieu de cela, il sourit, découvrant les siennes. « Sa mère l'a préparée. Regardez comme elle cache bien sa peur et son ressentiment, même en ce moment.

— Elle fera l'affaire, dans ce cas, commenta Dekarta.

— Faire l'affaire pour quoi, Grand-père ? » demandai-je. L'atmosphère de la salle se fit plus pesante, expectative, alors qu'il m'avait déjà appelée « petite-fille ». Il est vrai que je prenais un risque certain en m'adressant à lui avec la même familiarité – les hommes puissants se vexent de choses curieuses. Mais ma mère m'avait extrêmement bien entraînée, et je savais qu'il fallait que je prenne ce risque pour m'imposer auprès de la cour.

Le visage de Dekarta Arameri demeura indéchiffrable. « Comme héritière, Petite-fille. J'ai l'intention de te promouvoir aujourd'hui même. »

Le silence devint aussi froid que le fauteuil en pierre de mon grand-père.

Je pensai qu'il plaisantait peut-être, mais personne ne rit. Ce fut d'ailleurs la raison qui me poussa à le croire : le choc extrême, et l'horreur sur les visages des courtisans tandis qu'ils dévisageaient leur seigneur. Tous, excepté celui qui s'appelait Viraine. Ce dernier ne me quittait pas des yeux.

Je compris que l'on attendait une réponse de ma part.

« Vous avez déjà des héritiers.

— Pas suffisamment diplomate, cependant », commenta le fameux Viraine d'un ton sec.

Dekarta ne releva pas sa remarque, mais répondit à la mienne. « C'est vrai, il y a deux autres candidats. Ma nièce Scimina et mon neveu Relad. Tes cousins, par parenté. »

J'avais entendu parler d'eux, bien sûr ; comme tout le monde. La rumeur consacrait constamment l'un ou l'autre héritier sans que personne ne sût lequel serait l'heureux élu. Mais les deux, cette option ne m'avait jamais traversé l'esprit.

« Si je peux me permettre une suggestion, Grand-père », lançai-je prudemment, mais je ne pouvais me montrer trop circonspecte, vu la teneur de la conversation. « Ma nomination serait peut-être de trop. »

C'était à cause de ses yeux que Dekarta paraissait si vieux, comme je m'en rendrais compte plus tard. Je ne pouvais imaginer leur couleur d'origine ; l'âge les avait délavés et avait

voilé les iris de blanc. Il y avait des vies dans son regard ; aucune ne semblait avoir été heureuse.

« Effectivement. Mais vous rendrez la compétition plus intéressante à vous trois.

— Je ne comprends pas, Grand-père. »

Il leva les mains dans un geste qui aurait paru gracieux, autrefois. Mais elles tremblaient trop à présent. « C'est très simple. J'ai désigné trois héritiers. L'un d'entre vous me succédera un jour. Les deux autres s'entretueront sans doute, ou seront assassinés par le vainqueur. Quant à savoir qui vivra et qui mourra... » Il haussa les épaules. « Ce sera à vous d'en décider. »

Ma mère m'avait appris à ne jamais montrer ma peur, mais les émotions ne se taisent pas si facilement. Je commençai à transpirer. J'avais été la cible d'une tentative d'assassinat une fois par le passé – l'avantage d'hériter d'une nation pauvre et minuscule. Personne ne voulait de ce travail. Mais dorénavant, deux personnes feraient tout pour l'avoir. Monseigneur Relad et Dame Scimina étaient plus puissants et plus riches encore que je ne pouvais l'imaginer. Ils avaient passé leurs vies à se battre l'un contre l'autre dans le seul but de régner sur le monde. Et voilà que je me retrouvais, moi, une parfaite inconnue, sans ressources et sans amis, au cœur de la mêlée.

« Il n'y aura aucune prise de décision », fis-je. J'eus le mérite de parvenir à contrôler le tremblement de ma voix. « Ni la moindre contestation. Ils m'assassineront au plus tôt pour pouvoir se concentrer exclusivement l'un sur l'autre.

— C'est bien possible », conclut mon grand-père.

Je ne trouvai rien à dire pour me sauver la mise. Il était fou, à l'évidence. Comment aurait-il pu faire de la gouvernance du monde un lot de compétition sans cela ? S'il mourait demain, Relad et Scimina mettraient la terre qui les séparerait à feu et à sang. Et cette tuerie durerait des décennies. Mon grand-père le savait très bien, il n'était pas idiot. Si, par le plus grand des hasards, je parvenais à emporter le trône, j'entraînerais à coup sûr les Cent Mille Royaumes dans une spirale de mauvaise gestion et de souffrance, ce dont il était forcément conscient.

On ne discute pas avec la folie. Mais quelquefois, avec de la chance et la bénédiction du Père aux cieux, il est possible de la comprendre. « Pourquoi ? »

Il hocha la tête, comme s'il avait attendu cette question. « Ta mère m'a privé d'un héritier, le jour où elle a quitté notre famille. Tu vas rembourser cette dette pour elle.

— Ça fait quatre mois qu'elle est dans la tombe, assénai-je d'un ton cassant. Seriez-vous en train de dire que vous voudriez vous venger d'une défunte ?

— La vengeance n'a rien à voir là-dedans, Petite-fille. Il s'agit de devoir. » Il fit un geste de la main gauche, puis un autre courtisan se détacha de la foule. À la différence du premier – à la différence de la grande majorité de ceux dont j'apercevais les visages, d'ailleurs – cet homme portait une marque en forme de demi-lune, comme s'il avait froncé les sourcils avec exagération. Il s'agenouilla au pied de l'estrade où se trouvait le trône de Dekarta ; sa tresse rousse, qu'il avait longue jusqu'à la taille, tomba par-dessus son épaule et s'enroula par terre.

« Je n'espère pas que ta mère t'ait enseigné le sens du devoir, lança la voix de Dekarta, puisqu'elle a préféré abandonner les siens pour aller badiner avec son beau parleur de sauvage. J'ai laissé faire – une complaisance que j'ai souvent regrettée. Mais j'ai l'intention de me débarrasser de ce regret en te faisant revenir au sein du giron familial, Petite-fille. Peu importe que tu vives ou que tu meures. Tu es aramerie, et comme nous tous, tu vas te rendre utile. »

Sur ces paroles, il interpella le rouquin de la main. « Préparez-la du mieux que vous le pourrez. »

Ce fut tout. L'homme roux se leva et vint vers moi, puis me murmura de le suivre. Je m'exécutai. Ainsi prit fin ma première rencontre avec mon grand-père, et ainsi débuta la première journée de ma nouvelle vie aramerie. Elle ne serait pas la pire d'autres à venir.